

lasse en chercher loin de notre famille et de notre ménage ? Quand je trouve autour de moi tant de bonheur et de satisfaction, que puis-je désirer, mon Dieu ? Mes journées se passent près de toi et de nos enfants, au milieu de devoirs si doux à satisfaire qu'ils sont pour moi de véritables plaisirs.

Emile, à ces paroles de Thérèse, sentait ses yeux se remplir de larmes de reconnaissance et de bonheur. Il la prenait, il la pressait dans ses bras ; il couvrait son front de baisers, et remerciait Dieu du bonheur que sa miséricorde daignait lui accorder. Car n'était-il pas bien récompensé, par ce bonheur, des sacrifices douloureux qu'il avait faits à ses devoirs en étouffant la voix de son cœur pour épouser la pauvre orpheline sans appui ?

Aussi, loin de chercher les plaisirs du dehors, loin de passer des soirées au spectacle ou à l'estaminet, suivant l'usage du pays, Emile, au contraire, ne sortait point le soir, et trouvait mille douces distractions près de sa femme. Le cœur léger, l'esprit dispos, puisqu'il avait rempli tous ses devoirs, puisqu'il avait la conscience de son labeur actif, il se livrait à mille jeux avec ses enfants, qui lui prodiguaient des caresses et qui le charmaient par leurs jaserie naïves. L'heure venue de les coucher, arrivait le souper, qui réunissait presque toujours la famille entière et le docteur Delloye autour de la grande table. Les vieillards, à cause de leur âge avancé, se retiraient de bonne heure fin d'aller reposer. Le reste de la soirée s'écoulait, pour Emile et Thérèse, soit par une promenade dans le jardin, si le temps et la saison le permettaient, soit au piano, ou bien dans quelques jaserie au coin du feu. Parfois une lecture remplaçait la musique... Et il en avait été ainsi la veille et il devait en être ainsi le lendemain ; car cette existence, constamment variée dans son uniformité, renaissait sans cesse, n'apportant jamais avec elle ni fatigue ni satiété. C'était quelque chose de cette paix céleste, de cette béatitude sans mélange que Dieu promet à ceux qu'il recevra dans son sein et pour lesquels il a dit :

« Bien heureux ceux qui ont besoin de repos, parce qu'ils en seront rassasiés. »

Ce bonheur, ouvrage de la vertu et résultat d'une vie pure et selon Dieu, dura longtemps sans trouble et sans que la Providence l'altérât, pour exposer à de nouvelles épreuves celui dont nous contons l'histoire ; mais à la fin ces épreuves arrivèrent, et furent d'autant plus douloureuses qu'Emile ne les attendait pas et qu'elles le frappèrent à l'improviste.

Un matin qu'il parcourait ses ateliers pour diriger les travaux et mettre en train les ouvriers, il fut tout

surpris de voir arriver dans la cour son beau-frère, Edouard Desvignes. Le mari de Julie était pâle et dans une agitation extrême.

« Qu'avez-vous donc, mon cher Edouard ? lui demanda Emile en accourant au-devant de lui. D'où vous viennent ce trouble et cette tristesse ?

— Emile, répondit Edouard en serrant la main de son beau-frère, Emile, je suis un homme perdu, déshonoré ; je perds une somme considérable dans la faillite d'un négociant de Saint-Quentin qui vient de dépenser son bilan, et je me trouve, par cette perte, entraîné moi-même dans sa ruine et dans sa honte.

— Mon frère, interrompit Emile sans hésiter, jamais vous n'en viendrez à cette extrémité fatale tant que je pourrai vous sauver au prix du sacrifice de ma fortune. Rendons-nous dans vos bureaux, examinons vos livres, et je m'engage à vous fournir la somme nécessaire pour faire face à vos paiements.

— Oh ! mon cher Emile, mon ami, mon frère ! comment vous témoigner ma reconnaissance, à vous qui me sauvez si généreusement l'honneur et la vie ? car je ne sais à quelle extrémité funeste m'auraient porté la honte et la ruine.

— Je ne fais que m'acquitter d'un devoir. L'honneur est une chose trop précieuse pour que chacun, dans une famille, ne s'en rende point responsable et ne le maintienne pas au prix de tous les sacrifices possibles. D'ailleurs, n'êtes-vous point le mari de ma sœur ? n'êtes-vous pas mon frère ? Le coup qui frapperait la fille de mon père, de ma compagne d'enfance ne me frapperait-il point également ? Non, Edouard, vous ne pouvez vous courber devant toute la ville sous le joug honteux de la faillite ; vous ne pouvez accepter les bénéfices humiliants que la loi accorde en cette triste occurrence. Le Code peut ne point punir le créancier qui frustre les débiteurs d'une partie de ce qu'il leur doit ; mais la conscience ne l'acquiesce jamais.

Emile se rendit chez son beau-frère et se mit à examiner attentivement ses livres. Cet examen lui fit reconnaître, non sans douleur, que la faillite du négociant de Saint-Quentin n'était pas la seule cause du malaise que Desvignes éprouvait dans ses affaires. Une gérance inhabile et molle entraînait pour beaucoup dans les embarras qui le poussaient à la faillite. Emile s'en affligea, sans néanmoins recourir aux reproches ; ce n'était point le moment, et il se serait accusé de cruauté s'il eût joint de nouvelles douleurs aux pertes qu'éprouvait son beau-frère, quoique ce dernier néanmoins ne fût malheureux que par sa propre faute. Car en s'occupant plus sérieusement de son commerce, en donnant moins aux

plaisirs et plus au travail, enfin en ne s'en rapportant qu'à lui seul de ses affaires, et en ne confiant point toute sa besogne à des commis, il eût prévenu le coup qui l'abattait.

Emile remédia d'abord au déficit qui se trouvait dans la caisse de son beau-frère, et parvint à faire face aux paiements arriérés ; mais non sans épuiser ses propres ressources et sans recourir à tout le crédit dont il pouvait disposer.

Vous pouvez vous figurer les transports de la joie de Desvignes, et par quelles paroles affectueuses il témoigna sa reconnaissance à Emile.

« Frère, lui dit ce dernier, il faut que vous me prouviez, autrement que par des paroles, que je n'ai point obligé un ingrat.

— Demandez-moi ma vie, demandez-moi mon sang, Emile.

— C'est moins que tout cela, mon cher Edouard, que je veux obtenir de vous.

— Qu'est-ce donc ? quel prix mettez-vous au service que vous m'avez rendu ? Parlez.

— Edouard, dit Emile en prenant la main du négociant, écoutez-moi, et voyez seulement dans les paroles que je vais vous dire l'affection d'un frère et l'intérêt que vous porte un ami. Vous êtes jeune ; vous avez succédé à votre père dans sa maison de commerce sans avoir l'expérience que donnent le temps et l'habitude des affaires ; et peut-être ne comprenez-vous pas assez combien il faut de soins et de persévérance pour faire réussir l'entreprise commerciale que l'on dirige. On doit tout voir par ses yeux, tout juger par ses propres idées, et ne laisser faire aux autres que les seules choses dont il est absolument impossible de s'occuper soi-même. Comment voulez-vous que des employés subalternes, et qui n'ont aucun intérêt direct à votre prospérité, y apportent le soin nécessaire ? D'ailleurs, c'est de votre exemple que tout dépend ; chacun, chez vous, se règle sur votre exemple. Montrez de l'activité, de la persévérance, de l'exactitude, soyez sévère pour vous-même, et alors vous aurez le droit de l'être pour les autres ; et alors chacun de vos commis et de vos ouvriers se montrera actif, persévérant, exact, et rigoureusement occupé de ses devoirs. Les membres agissent mal si la tête n'est point sans cesse occupée de les diriger.

« Maintenant que vous êtes, non seulement responsable de votre propre fortune, mais encore de celle de votre femme et de la mienne, Edouard, ou plutôt de celle de ma famille ; maintenant que pour vous sauver l'honneur je n'ai pas craint d'exposer le peu que possèdent mes enfants, repoussez une mollesse fatale, élevez-vous aux difficultés et aux exigences de votre position, et songez, en ne